

L'ÉCHO SAUMUROIS

SUPPLEMENT.

Dépêches officielles.

Paris 4 septembre, 6 h. 50 soir.

Le gouvernement provisoire aux préfets et sous-préfets.

La dynastie impériale a cessé d'exister. La population de Paris a prononcé sa déchéance et proclamé la République. Un gouvernement national de défense, composé des députés élus à Paris, dont les noms suivent, a été installé :

Arago, Crémieux, Jules Favre, Jules Ferry, Gambetta, Garnier-Pagès, Glais-Bizoin, Picard, Pelletan, Rochefort.

Le ministre de l'intérieur,
GAMBETTA.

4 septembre, 7 h. 35 soir.

Le gouvernement provisoire à MM. les préfets et sous-préfets.

Paris est debout. Le nouveau gouvernement est acclamé partout. Enthousiasme et pas le moindre désordre.

Le général Trochu est nommé ministre de la guerre, Gambetta, ministre de l'intérieur, Crémieux, ministre de la justice, Jules Simon, de l'instruction publique; de Kératry est nommé préfet de police, Étienne Arago, maire de Paris.

Paris, 4 septembre, 9 h. 55 soir.

Le ministre de l'intérieur, aux préfets et sous-préfets.

Le général Trochu, gouverneur de Paris, a été nommé membre du gouvernement de défense nationale installé à l'Hôtel-de-Ville. — Il prend le portefeuille de la guerre et ses collègues lui ont décerné la présidence.

Le ministre de l'intérieur,
GAMBETTA.

Chronique Politique.

On mande de Londres, samedi 3 septembre :

Lord Granville va proposer un armistice.

Tous les gouvernements neutres sont d'accord pour conseiller à la Prusse de ne pas démembrer la France, ce qui éterniserait la guerre.

Le conseil des ministres est convoqué pour lundi.

DU THÉÂTRE DE LA GUERRE.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

Bruxelles, minuit, 3 septembre.

Une personne qui arrive à l'instant de Namur nous apporte des nouvelles d'une gravité extrême.

L'armée française est en complète déroute. L'Empereur a été fait prisonnier, ainsi que le maréchal Mac-Mahon. Ce dernier est blessé. Le général de Failly a été tué par un de ses soldats.

L'armée de Mac-Mahon comprenait 120,000 hommes; mais le corps commandé par le général de Failly, et qui comprenait 50,000 hommes, a été surpris et mis en déroute par les Prussiens le 30. De sorte que les forces dont disposait le maréchal Mac-Mahon s'élevaient à

90,000 hommes. Il a fallu tenir tête avec cela à plus de 500,000 Prussiens.

Le carnage a été affreux. Les Français se sont défendus avec un courage surhumain. Mais le désastre est complet.

A Namur, il y a en ce moment une foule d'officiers français. Il y a même un général dont le nom nous échappe en ce moment.

On a adressé de Bruxelles, au *Gaulois*, la lettre suivante :

« Environ 1,500 Français ont franchi la frontière belge. Les troupes belges postées à la frontière les ont invités à mettre bas les armes. Ils ont immédiatement satisfait à cette réquisition.

« Parmi ces prisonniers, il y a un grand nombre de blessés. Un d'entre eux a fait à un officier belge le singulier récit que voici :

« La division Failly aurait été attaquée pendant qu'on faisait la soupe. Ils auraient été surpris et complètement battus. Rien n'était prévu, et un désordre général régnait. Les chevaux étaient à l'abreuvoir. Les soldats ont fait retomber la responsabilité tout entière de leur défaite sur le général de Failly, et celui-ci aurait été fusillé par ses propres soldats. »

« Voilà un récit dont je ne vous aurais pas fait part, s'il ne m'était rapporté par un officier belge digne de foi, qui le tient d'un officier français, blessé et prisonnier en Belgique.

« Les soldats français ont été reçus par les Belges avec la plus sympathique cordialité. »

L'EMPEREUR EST PRISONNIER.

MAC-MAHON, ENFERMÉ DANS SÉDAN, A MIS BAS LES ARMES AVEC 80,000 HOMMES.

Voici les détails que nous apporte un correspondant du *Pall Mall Gazette*, témoin oculaire de ces immenses événements.

La bataille, commencée hier à quatre heures du matin, sous les murs de Sedan, a été suspendue vers deux heures pour reprendre à trois heures avec une nouvelle furie, et était à cinq heures définitivement terminée. Mac-Mahon et son armée étaient rejetés dans Sedan, cernés par l'armée prussienne au nombre de 250,000 hommes, et hors de tenir deux jours dans des fortifications insuffisantes.

A six heures, un officier d'état-major français se présentait, en parlementaire, au quartier général du roi de Prusse pour discuter les termes d'une capitulation. On trouva qu'il n'avait pas qualité pour traiter du sort de toute une armée enfermée dans la place. On demanda à traiter avec le général O'Reilly, commandant de la place.

Celui-ci à son tour fut envoyé.

Il reçut pour toute réponse que, toute défense sérieuse dans Sedan étant impossible à l'armée française, on exigeait qu'elle se rendît à discrétion.

A ce moment, dit le correspondant du *Pall Mall Gazette*, il n'était pas encore question de l'Empereur, dont on ignorait la présence dans le camp français, et le silence gardé sur un fait si capital, par le parlementaire, fut plus tard hautement blâmé.

Tout-à-coup une acclamation immense parcourut le camp prussien : — *Der Kaiser ist da!* L'Empereur est là.

Presque en même temps une lettre autographe de Napoléon III était apportée au roi de Prusse. Dans cette lettre dont on ne peut pas naturellement certifier les termes, l'Empereur, au dire de l'état-major prussien, dit que « ne pouvant mourir à la tête de son armée, il dépose son épée entre les mains du roi de Prusse. »

L'enthousiasme était immense dans l'armée prussienne. Les soldats jetaient leurs armes et

s'embrassaient, regardant la guerre comme finie. Un quart d'heure après, toutes les musiques prussiennes jouaient. Quelques-unes se mirent à exécuter les airs de *Partant pour la Syrie* et même la *Marseillaise*; mais des envoyés allèrent aussitôt leur imposer silence pour que l'armée prussienne ne gâtât pas son triomphe, en ayant l'air d'insulter au malheur des vaincus.

Le comte de Bismark était vivement entouré et félicité. Il répondait :

— Messieurs, je ne suis pour rien dans le succès de cette guerre. Adressez vous au roi, à de Moltke. Je n'ai rien fait... Si, pourtant, dit-il en se reprenant vivement, j'ai fait quelque chose. J'ai fait que les Etats du Sud de l'Allemagne nous ont aidés de leur puissant appui, et c'est à eux, c'est à nos braves Bavaurois et Wurtembergeois, que nous devons cette dernière journée.

On sait, en effet, que ce sont les armées des Etats du Sud qui ont surtout donné dans la journée de jeudi.

La population de Sedan était tout entière sur les remparts depuis que le feu avait cessé et regardait, dit le reporter anglais, l'immense déploiement de l'armée prussienne, comme s'il se fût agi d'un simple spectacle.

L'Empereur a été découvert à Vendresse. Le lendemain matin, vendredi, il se rendait au quartier-général du roi de Prusse plutôt en visiteur qu'en prisonnier.

Napoléon III était dans une calèche, accompagné de plusieurs généraux, parmi lesquels on a reconnu les généraux Lebrun et Félix Douay.

Deux uhlands à cheval marchaient seuls en tête de la calèche, qui n'était entourée que par des piqueurs impériaux dans leur livrée vert et or. Napoléon III était très calme. Il fumait une cigarette.

On ne s'explique pas qu'aucun télégramme sur ces immenses événements ne nous soit encore parvenu. Le reporter anglais nous a répondu, à cet égard, que l'état-major prussien s'est réservé exclusivement le télégraphe militaire, d'ailleurs très insuffisamment organisé, pour envoyer les premières dépêches à Berlin.

Le général Sheridan, qui accompagnait l'armée prussienne, a été seul autorisé à en disposer pour adresser une dépêche aux Etats-Unis, où le comte de Bismark tenait vivement à faire parvenir sans retard cette grande nouvelle.

Le général Vinoy revient sur Paris, ramenant avec lui les 57,000 hommes de son corps d'armée, et les débris du corps d'armée de Mac-Mahon non renfermés dans Sedan, en tout environ 60,000 hommes.

On lit dans *l'Electeur libre* :

Des voyageurs arrivés hier matin rapportent qu'un corps de 20,000 Prussiens est signalé entre Reims et Rethel, cherchant sans doute à rompre les communications.

Ce corps n'a pas attaqué Reims.

Les Prussiens marcheraient vers Laon et se dirigeraient sur la vallée de l'Oise.

Pour les articles non signés : P. GODET.

Chronique Locale et de l'Ouest.

La République a été connue dans notre ville hier soir, à dix heures et demie. Après la lecture des dépêches qui apportaient cette nouvelle, l'enthousiasme a été général, et le cri de *Vive la République!* a été poussé par tous les auditeurs.

Le conseil municipal a été réuni à onze heures et demie et s'est déclaré en permanence.

M. le Maire a parlé à la foule; il a engagé au calme et à l'union. Sa parole a été couverte d'applaudissements.

Pendant la nuit, quelques bandes de jeunes gens ont parcouru nos rues en acclamant le nouveau pouvoir qui venait d'être établi.

Hier, à une heure après midi, les gardes nationaux de Saumur se sont rendus à l'appel qui leur avait été fait pour reconnaître leurs chefs.

M. Lecoy a adressé aux citoyens quelques paroles qui ont été couvertes des cris de *Vive la France!* Il a ensuite proclamé chef de bataillon de la garde nationale de Saumur, M. Vétault, qui avait été élu jeudi dernier, ainsi que nous l'avons annoncé.

M. Vétault s'est présenté aussitôt devant le front de chaque compagnie pour reconnaître le capitaine et les lieutenants, et ces derniers les sous-officiers et caporaux.

La garde nationale a commencé son service dimanche. Un poste est établi sous le péristyle du Théâtre.

Nous avons toujours dans notre ville 3,000 à 3,500 gardes mobiles qui, entre les heures d'exercices, parcourent nos rues, nos places et leur donnent une animation inaccoutumée. Malgré cette affluence d'étrangers, venus de tous les points du département, nous n'avons à signaler aucun tapage, aucun tumulte, aucune rixe. Mais il est facile de voir que habituellement occupés à l'atelier ou à la charrue, ces jeunes gens sont parfois accablés par l'ennui; leur allure dénote combien ils ont peine à *tuer le temps*.

Ne serait-il pas facile de leur venir en aide et de leur rendre la vie plus agréable? Un de nos concitoyens propose un moyen qui nous paraît fort simple et ne doit être onéreux pour personne. Il suffira, croyons-nous, de le signaler pour qu'il soit accueilli aussitôt. Notre concitoyen fait appel à toutes les sociétés qui existent dans notre ville, pour qu'elles reçoivent chez elles les mobiles que la population loge. Ces jeunes gens trouveront là des jeux de toutes sortes : billards, cartes, jeux de boules, journaux, bibliothèques, et en outre un centre pour parler du pays, des amis, des parents.

Nous sommes heureux de livrer cette bonne pensée aux commissaires des nombreuses sociétés de tous rangs de notre ville.

La plus grande partie des gardes mobiles qui se trouvent à Saumur ont tiré au sort ce matin pour connaître le canton qui doit rester dans notre ville.

C'est le canton de Noyant, arrondissement de Baugé, qui a été désigné.

Les autres cantons partiront demain matin pour Paris.

M. Repécaud, lieutenant au 9^e cuirassiers, qui a été si longtemps attaché à l'Ecole de cavalerie, et qui est parti comme officier d'ordonnance du général Michel, a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur par décret impérial du 27 août 1870.

La ville du Havre a demandé au gouvernement que les gardes mobiles reçoivent le tabac aux mêmes conditions que la troupe; à Saumur on se proposerait de faire la même demande. Pourquoi, du reste, cette mesure ne serait-elle pas généralisée?

Il suffira de signaler ce désir si légitime pour qu'il y soit fait droit.

Pour chronique locale : P. GODET.

P. GODET